

L'invocation du sanglier

DOROTHEE ELMIGER

Le premier hiver de la guerre, le 14 décembre 1914, comme je le raconte à un ami allemand assis dans ma cuisine, Carl Spitteler s'est avancé devant la section zurichoise de la Nouvelle Société Helvétique et a rendu compte de *notre point de vue suisse*: il a rappelé que malgré les amitiés, malgré les *innombrables liens d'affaires* et la *complicité intellectuelle*, la Suisse était séparée de l'Allemagne, ou des autres pays alentour, par une frontière. Au-delà de la frontière, ce sont nos voisins, dis-je, au sein du pays nous sommes frères: *et la différence entre voisin et frère est immense*. L'ami allemand fait bouillir le café, tandis que je prends le discours de Spitteler entre les mains et que je cite:

Nous vivons politiquement dans l'obscurité, dans le meilleur des cas dans la pénombre. En temps de guerre, où nous flairons un danger, nous nous trouvons dans la situation du paysan qui entend grogner un sanglier dans la forêt sans savoir s'il vient, quand il vient et d'où il vient. Pour cette raison, nous plaçons nos troupes tout autour de la forêt. Et que personne ne s'en remette à l'amitié qui règne entre nous et un peuple voisin en temps de paix.

L'ami tourne sa cuillère dans son café, il se racle la gorge et relève qu'en revanche, en septembre 1915, Karl Liebknecht avait rédigé un courrier pour ses camarades, réunis alors pour la conférence internationale socialiste de Zimmerwald, et écrit: les amis de chaque pays tiennent dans leurs mains les espoirs et les perspectives des amis de chaque pays. Et tout comme Liebknecht, qui dès lors s'était adressé aux amis en France comme à des *frères français*, Clara Zetkin, dans une lettre envoyée un an plus tôt au conseil international des femmes des organisations de travailleurs et de socialistes, en avait appelé aux *sœurs de tous pays* et à la *sororité de la compassion pour toutes celles et tous ceux qui souffrent de ces événements*, des événements de la guerre.

Plus tard, debout près de la fenêtre ouverte, le regard flottant dans la pénombre, il ajoute que, contrairement à Spitteler, il pouvait tout à fait envisager la désobéissance civile pour raisons amicales: pense aux déserteurs, à ceux qui fuient les drapeaux. Au sanglier, dit l'ami, il lui faut cependant y réfléchir plus longtemps: qu'est devenu le sanglier?

Spitteler, dit le garde forestier au téléphone, dépeint *le Suisse* de 1914 de la sorte: il entend un grognement surgir de la forêt plongée dans le clair-obscur, il pressent un danger, mais ne distingue rien. Ses voisins, qui s'allient et s'attaquent entre eux, il ne veut pas leur faire confiance, et il ne veut pas *agir dans le plus grand secret* avec d'autres États non plus, c'est pourquoi il ne sait pas grand-chose mais poste ses troupes sur toutes les routes, au cas où, pour être paré à toutes les éventualités de trajet du sanglier.

Il a quelque chose de sombre, cet animal chez Spitteler, dit le garde forestier, comme la sensation sourde qui accompagne le Suisse (la Suisse aussi, je suppose, dit-il en étouffant

un rire), un bruit ou un contour dans la lumière diffuse, qui suit ce pays à travers les époques. Et si son apparition en 1914 avait sans aucun doute le danger réel de la guerre pour origine, son invocation aujourd'hui, en revanche, je la décrirais ainsi: quelqu'un entend un grognement ou ce qu'il ou elle perçoit comme tel, et ni une ni deux cela devient une bête sauvage entière, un porc si gros que l'on n'en a jamais vu de tel, et aussitôt on imagine la brutalité d'un ragot dans la forêt, et l'obscurité se répand, et tous pensent mieux savoir que les autres et exigent des mesures pour protéger leurs biens, leurs filles et leur succession.

(...)

Par ailleurs, dit le garde forestier au téléphone, la formulation de Spitteler, qui voit le Suisse placer ses troupes *tout autour de la forêt*, supposerait, étrangement, que le sanglier se trouve à l'intérieur du pays et est encerclé de défenseurs. À ses yeux, il s'agit d'un renversement erroné de la perspective. L'image se tiendrait uniquement si la forêt s'étendait, au contraire, tout autour de la Suisse: l'Europe serait une forêt, et la Suisse, une clairière en plein milieu de ce territoire densément peuplé, une clairière sur laquelle des paysans planteraient du maïs ou des pommes de terre et craindraient les pauvres bêtes qui viennent labourer les terrains de leurs butoirs, détruire les récoltes, saccager les champs de maïs et dévorer les bulbes de crocus.

Regardez par exemple la peinture du Hollandais Frans Snyders sur la chasse au sanglier, ajoute le garde forestier, d'un ton pensif: l'animal est cerné par les chiens, il a réussi à se débarrasser de quelques-uns. Vous voyez, le sanglier sait se défendre, mais il n'y a vraiment aucune raison de le craindre.

Après avoir mûrement réfléchi, l'ami dans ma cuisine dit aussi qu'à ses yeux, cet animal dont nous parlons aujourd'hui relève de la fiction: de nos jours, la lutte contre le porc qui rôde est peut-être toujours une lutte contre nous-même. Je m'allonge à un endroit régulièrement retourné par les sangliers, sur le sol, dit-il. Je m'allonge sur le sol retourné et me couvre de boue, jusqu'à ce que l'on ne voie plus rien que mes yeux, mes yeux écarquillés. Après avoir longtemps attendu, immobile, j'entends des bruits et je sais que je vais enfin me retrouver face à l'animal: alors que je devine déjà la chaleur de son corps dans l'obscurité, je l'agrippe et le tiens de toutes mes forces, je bondis et essaie de le jeter au sol, et voilà qu'il m'attrape le cou ou le poignet, il commence à m'étrangler, il s'assoit sur ma poitrine. Je m'aperçois alors que c'est moi, ce fantôme, ce spectre que je combats: tous les deux nous sommes seuls.

(...)

Dans les zones frontalières et à la lisière des forêts, dit le garde forestier au téléphone, on a rencontré de tout temps non seulement des troupes postées à des fins de défense armée des territoires étatiques, mais aussi des individus, en promenade ou en fuite, les étrangers et les rejetés, produits par ces États. Si nous parlons du présent, poursuit-il, c'est précisément de ces frontières et de ces lisières qu'il s'agit, de ceux et celles qui sont piégés sur ces territoires, broyés par ces lignes forestières. C'est dans ce contexte, dit le garde forestier, qu'il appréhende l'invocation du sanglier. Et en ce sens, poursuit-il, la conception presque universelle que Spitteler donnait de la nation ne lui avait pas déplu. Devenir frères – ou sœurs – devait être tout simple, si cette parenté n'était conditionnée ni par la langue ni par la culture, mais uniquement par la volonté politique.

Extrait du recueil «*Helvétique équilibre*», traduit de l'allemand par Marina Skalova.

biblio

La Société des abeilles

Tr. de l'allemand par Lila Van Huyen, Ed. d'En bas, 2017.
Schlafgänger, Cologne, DuMont, 2014.

Einladung an die Waghalsigen

Cologne, DuMont, 2010.
Invitation pour les casse-cous, en cours de traduction en français.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



PHOTO SÉBASTIEN AGNETTI

bio

L'AUTEURE Dorothee Elmiger est née en 1985 à Wetzikon. Après un cursus à l'Institut littéraire suisse de Bienne, elle a étudié l'histoire, la philosophie et les sciences politiques à Lucerne et Berlin. Son deuxième roman, *Schlafgänger/La Société des abeilles*, explore la notion de frontières. Il a été plusieurs fois récompensé, notamment par un prix suisse de littérature de l'OFC. Son premier roman, *Invitation pour les casse-cous* (Prix Kelag 2010), est en passe d'être traduit en français.

Le texte que nous publions ici est extrait de *Helvétique équilibre*, qui réunit huit points de vue d'écrivains suisses en écho au discours de Carl Spitteler, premier Suisse à recevoir le prix Nobel de littérature en 1919. Les passages en italiques dans le texte de Dorothee Elmiger renvoient à ce discours, prononcé en 1914 en faveur de la paix, de la neutralité suisse et de meilleurs échanges entre les différentes régions linguistiques du pays. Édité par Camille Luscher (lire son commentaire sur www.lecourrier.ch/auteursCH), *Helvétique équilibre* paraîtra en mars simultanément en français (Zoë), allemand (Rotpunkt) et italien (Casagrande). Outre le texte de Dorothee Elmiger, on y lit les contributions d'Adolf Muschg, auteur engagé, européeniste de la première heure, Pascale Kramer, Suisse établie en France depuis trente ans, Fabio Pusterla, poète et enseignant, ainsi que Daniel de Roulet, Catherine Lovey, Tommaso Soldini et Monique Schwitter.

LA TRADUCTRICE Née à Moscou, Marina Skalova a longtemps vécu ailleurs (Paris, Berlin, entre autres) et réside actuellement à Genève. Elle écrit, traduit et traduit pour écrire, principalement du théâtre et de la poésie. CLR